

La pertinence : une question cognitive centrale

If a man is of unsound mind, his mental processes are regarded as irrelevant or incomprehensible¹. (Gibbens 1958, p. 110)

1.1. Ce qui distingue l'être sensé du dément

Il est peu de questions qui soient plus importantes, pour quiconque s'intéresse à ce qui distingue la cognition humaine de celle des autres animaux, que de comprendre les lois de la pertinence. La capacité à être pertinent est ce qui distingue l'être sensé du fou, l'individu socialisé de celui qu'on rejette, ou plus quotidiennement celui qu'on écoute de celui qu'on ignore. La pertinence est ce qui motive l'essentiel de la communication humaine. Nous parlons pour être pertinent, et nous jugeons constamment la pertinence des propos d'autrui. La pertinence contrôle l'essentiel des actions humaines. Lors d'un procès pénal, on trouve normal d'exiger des accusés qu'ils puissent expliquer n'importe laquelle de leurs actions passées, et toute action non pertinente apparaît inmanquablement comme suspecte. Une petite expérience, facile à réaliser, peut être révélatrice à cet égard. Il suffit d'aller dans la rue ou sur son lieu de travail et de marcher en maintenant un bras levé. Nos collègues et autres congénères vont sans doute s'intéresser aux raisons qui nous poussent à maintenir une main en l'air. Le comportement apparaîtra comme incongru, même si aucune norme sociale ou culturelle n'impose de marcher les bras baissés. Nous évitons soigneusement tous les comportements dont la pertinence ne

1. « Si un homme ne jouit pas de toutes ses facultés mentales, ses processus mentaux sont considérés comme non pertinents ou incompréhensibles. »

sera pas claire aux yeux d'autrui. C'est d'ailleurs ce qui poussera la majorité des lecteurs à ne pas oser tenter cette expérience pourtant bien anodine.

La pertinence est une caractéristique humaine. Dans une autre espèce primate, il est probable qu'un comportement que nous regarderions comme excentrique, comme marcher avec un bras levé, n'attirera pas durablement l'attention des congénères. Le contraste est saisissant. Dans notre espèce, la soumission aux exigences de la pertinence conditionne l'établissement et le maintien des liens sociaux, et donc indirectement le succès et la survie des individus. Dans les autres espèces animales, les individus peuvent faire peser bien des contraintes les uns sur les autres, sans pour autant aller jusqu'à limiter la plupart de leurs postures et de leurs émissions vocales. De ce point de vue, nous sommes sans doute l'une des espèces les moins libres du règne animal.

La notion de pertinence est empirique avant que d'être théorique. Faire ce constat expose à plus de risques que la position adoptée par Dan Sperber et Deirdre Wilson (1987, p. 702), pour qui la notion ordinaire de pertinence est trop imprécise pour être modélisée. L'ambition de la présente étude est bien de prédire le phénomène tel qu'il est spontanément perçu lorsque l'on emploie le terme *pertinent* (*relevant*) ou son contraire (*irrelevant*). Il est par exemple facile de mesurer le manque de pertinence d'une phrase sans intérêt. Un de mes étudiants à qui j'avais demandé de réaliser ce type de test déclara lors d'un repas familial « La table est en bois ». La réaction ne se fit pas attendre : « Dis-donc, ça t'arrange pas de faire des études ! ». J'invite les lecteurs à réaliser cette petite expérience (tout en sachant qu'ils seront nombreux à en redouter les effets). La pertinence est également mesurable dans ses valeurs positives, au moins en principe. La pertinence d'un discours est corrélée à l'attention qu'on lui porte, et c'est cette attention que l'on pourra mesurer par divers moyens, allant de la direction des regards au nombre des réactions suscitées. Il s'agit bien entendu d'une mesure indirecte, comme lorsque l'on mesure la pertinence d'une page de la Toile par le nombre de liens qui pointent vers elle ou la pertinence d'un article scientifique par le nombre de fois qu'il est cité. La présente étude, en proposant de nouvelles définitions de la notion de pertinence, a pour but d'ouvrir la voie à des mesures plus directes.

Les définitions que l'on peut donner de la notion de pertinence ont donc le caractère de modèles, puisqu'elles visent à expliquer une caractéristique observable. Nous devons exiger de tels modèles qu'ils soient *prédictifs*, ce qui est équivalent à dire qu'ils sont réfutables. Autrement dit, une définition recevable de la pertinence se doit de résister à la confrontation avec les données. Notons que ces données sont innombrables. Il est peu de domaines de la science dans lesquels le recueil des données est aussi aisé. Il suffit d'enregistrer les êtres humains dans les conditions normales d'utilisation du langage et de vérifier que, pour l'essentiel, leur comportement respecte les contraintes de pertinence édictées par le modèle. On peut

aller plus loin, et chercher à vérifier que chaque intervention contribue de manière localement maximale à la pertinence.

On attend de tout écrit traitant de la pertinence qu'il se réfère au travail de Dan Sperber et Deirdre Wilson (1986), étant donné le succès important remporté par leurs idées dans le monde des sciences cognitives. Le premier mérite que l'on doit reconnaître à ces auteurs est d'avoir réussi à faire accepter l'idée que la pertinence doit être étudiée sur le plan cognitif, et non pas seulement au plan linguistique ou comportemental. Par certains aspects, je conçois mon propre travail comme un prolongement du leur. Par d'autres aspects, en revanche, je le vois comme complémentaire ; sur plusieurs points il entre même en contradiction avec la « théorie de la pertinence » de ces auteurs. Ces questions seront examinées au chapitre 5.1.

J'ai fait le choix d'aborder un chapitre essentiel des sciences cognitives, celui de la communication, « par le haut », en n'hésitant pas à poser des questions comme « Pourquoi l'être humain communique-t-il ? » ou « Pourquoi les individus disent-ils ce qu'ils disent ? ». Nombreux sont ceux qui regardent de telles questions comme insolubles dans l'état actuel des connaissances et préfèrent construire la connaissance « vers le haut », en accumulant par exemple des résultats expérimentaux. Je suis convaincu que les deux démarches sont légitimes, et que les sciences cognitives souffrent de ne pas suffisamment encourager la création théorique. Le lecteur trouvera exposées ci-dessous plusieurs théories originales :

- une théorie de la pertinence narrative. Cette théorie repose sur la notion de *complexité cognitive*. Elle vise à prédire ce qui suscite l'intérêt chez l'être humain.

- une théorie de la pertinence argumentative. Le concept de base est ici la notion de *conflit cognitif*. L'argumentation, telle qu'elle se manifeste dans la discussion spontanée, est présentée comme un calcul, une procédure visant à résoudre un conflit cognitif, c'est-à-dire à restaurer la cohérence logique entre croyances et/ou désirs. Cette théorie vise à prédire l'acceptabilité des interventions dans l'argumentation.

- une théorie sur la nature des connaissances. Dans son versant négatif, elle démontre que l'idée d'un « langage de la pensée », adoptée dans de nombreux modèles de la compétence sémantique, conduit à des paradoxes insolubles. Nous devons lui substituer l'idée que les concepts sont formés à la volée et n'ont qu'une existence éphémère.

- une théorie de l'émergence de la communication humaine. Celle-ci serait née avec la communication événementielle. Je montre comment les deux composantes de notre communication, la tendance universelle à signaler les événements pertinents et la tendance universelle à discuter des conflits cognitifs, entrent dans le cadre de ce que les éthologues appellent la *communication honnête*. J'aborde la question de savoir pourquoi ces deux comportements ont évolué dans notre seule lignée.

Ces différentes théories sont le fruit d'une réflexion de plusieurs années dont le point de départ est l'observation de la communication humaine *telle qu'elle est*, non telle qu'on se l'imagine. De nombreuses théories du langage ont été conçues à partir d'une vision partielle et grossièrement distordue de ce qui constitue la réalité des interactions langagières. Prenons l'exemple de la théorie des actes de langage, développée par des philosophes dans les années 1960 (Austin 1962, Searle 1969). Cette théorie influente visait à faire de la communication un cas particulier d'une théorie de l'action. Pourtant, l'ensemble des cas sur lesquels elle offre des prédictions (ordres, promesses, demandes indirectes, etc.) ne représente qu'une faible partie de nos interactions, au mieux de l'ordre de quelques pour cent. Quels que soient ses mérites par ailleurs, cette théorie ignore totalement des pans entiers du langage, notamment sa composante narrative, qui constitue entre un quart et la moitié de nos interactions. Le même reproche peut être adressé à la théorie de la pertinence, déjà citée, ou à la théorie des maximes (Grice 1975).

L'enjeu pratique d'une réflexion théorique sur la pertinence est potentiellement immense. Le développement de la Toile rend théoriquement accessible l'ensemble de la connaissance humaine en moins d'une vingtaine de liens (Albert, Jeong et Barabási 1999). En réalité, la navigation sur la Toile nous cantonne aux pages les plus visibles (Barabási 2002, p. 174) qui ne sont pas toujours les plus pertinentes. La notion de pertinence utilisée par les moteurs de recherche actuels est indirecte, puisqu'elle repose sur des comptages de liens que des acteurs humains ont établis entre les pages. Les définitions de la pertinence proposées dans cette étude présentent un caractère opératoire suffisant pour que l'on puisse penser les utiliser pour déterminer directement la pertinence des pages de la Toile en fonction de la requête de l'utilisateur. On peut ainsi imaginer compenser l'effet inégalitaire de l'invariance d'échelle à l'œuvre dans la Toile classique ou dans la Toile sociale.

L'enjeu scientifique est une meilleure compréhension de ce que nous sommes en tant qu'êtres humains et d'où nous venons dans l'histoire des espèces. Chaque génération tente de léguer une contribution utile qui permet aux nouveaux entrants d'accéder, s'ils le souhaitent, à une image qui soit la moins fantaisiste possible de leur nature humaine. Si l'on suit les idées présentées dans cet ouvrage, l'essentiel de ce qui nous distingue des autres espèces sur le plan cognitif est la *conséquence* (et non la cause) du fait que nous sommes un singe parlant. Explorer ces questions présente un caractère fascinant pour quiconque s'intéresse à ses origines. Le lecteur qui partage cette fascination appréciera, je l'espère, ce qui suivra.